

MAN GHITE

Par MARTHE BERTIN

I

—Prenez garde, monsieur Pierre, le train n'est pas arrêté !...

Trop tard ! Le voyageur, inutilement prévenu, sautait à terre d'un seul bond, et le complaisant employé, reculant sous le choc, recevait en pleine poitrine, une valise, un panier à provisions (actuellement vide, ailleurs), un grand cerf-volant, un parapluie, plusieurs cannes, et, portant le tout, un joyeux collégien en uniforme " M. Pierre " très connu à la gare de Fleury où il a souvent affaire, et très aimé des employés pour sa belle mine, son bon rire et sa cordialité.

Cependant, le collégien avait déjà repris son aplomb et, se dégageant, lui et tout son attirail.

—Merci, Ponsart, dit-il gaiement avec un signe de tête amical ; puis sans s'excuser autrement.

—Mon tuteur n'est pas là ?... reprit-il aussitôt.

—Non, M. Faverge est absent et...

L'employé regardait autour de lui, cherchant une figure de connaissance.

—Je le croyais avec vous, reprit-il.

—Non, répondit Pierre en riant, il me trouve assez grand pour voyager tout seul ; d'ailleurs j'étais avec un camarade qui va plus loin, et même... j'y pense, je ne lui ai pas dit adieu...

Et, prit d'un remords subit, Pierre jeta au hasard son bagage dans un coin, et courut au wagon où il avait laissé le camarade.

Malgré l'absence de son tuteur, le collégien était attendu ; une toute petite voiture, attelée d'un poney, venait de se ranger près de la barrière, et un domestique, aidé de Ponsart, y logeait déjà le bagage du voyageur.

Quand, le train parti, Pierre les aperçut, il poussa un cri de joie.

—Ah !... Martel, te voilà... et mon vieux Smoke !

Deux secondes plus tard, Pierre et son poney s'embrassaient avec tous les signes d'une tendresse réciproque, et Martel, chapeau bas, échangeait avec son jeune maître une poignée de main, respectueuse de son côté, mais si chaleureuse de l'autre, que ses doigts en furent un moment engourdis.

—Tout va bien aux Fougerets, Martel ? demanda Pierre en s'emparant des rênes.

—Oui, monsieur Pierre.

—Même la tante Paule !

—Mademoiselle va bien, oui, monsieur Pierre, mais sa vue s'affaiblit de plus en plus.

—Pauvre tante Paule !

—Monsieur rentre ce soir ; Marie a reçu tout à l'heure une dépêche.

—Tant mieux ; il n'y a rien de nouveau ici ?

—Mais si, monsieur Pierre, la Chanterie est louée, à la fin.

Le collégien sursauta de son siège.

—Louée !... répéta-t-il, et juste pour mon congé... Pas de chance !

Martel se mit à rire.

—Eh bien, monsieur Pierre, vous êtes un drôle de propriétaire ! La bicoque est louée, avec un bon bail, trois, six, neuf, signé chez le notaire.

—De mieux en mieux, s'écria Pierre, l'air très vexé, et le bail sera renouvelé ensuite... naturellement ! et... Quelle espèce de locataire ? demanda-t-il tout à coup d'un ton bref.

—Oh ! un locataire tranquille et qui ne sera pas gênant comme voisinage ; c'est une vieille dame seule.

Cette fois, le collégien eut un geste de violent désespoir.

—Une vieille dame !... Il ne manquait plus que cela !... Si, au moins, c'était un vieux monsieur, ou bien... ou toute une famille... avec des garçons, j'aurais pu... mais une vieille dame !

Et, secouant les rênes, comme pour prendre son poney à témoin de la malice du sort :

—Vrai, Smoke, nous n'avons pas de chance ! répéta-t-il. Adieu les bonnes journées à la Chanterie ; plus de partie de pêche, plus de sieste à nous deux sur l'herbette, à l'ombre de la charmille ! Une vieille dame !... entends tu, Smoke ?...

Smoke entendait, mais ne comprenant pas l'étendue de son malheur, il ne sut qu'agiter les oreilles et presser le pas.

—Une vieille dame qui fera de la tapisserie dans son jardin... avec des lunettes... ou qui tricoterà des bas de laine... et des papillotes !... poursuivait Pierre, un peu incohérent dans l'expression de son chagrin... qui aura peur des coups de carabine, du mouvement, du bruit... de tout !

Puis, changeant de ton subitement.

—Et mon skiff !... s'écria-t-il, l'a-t-on retiré ?

—Ma foi non, monsieur Pierre, personne n'y a pensé ; il est resté sous le hangar.

Et, riant de bon cœur :

—Vous serez forcé d'aller le réclamer à votre voisine, monsieur Pierre, ajouta Martel, ce sera une bonne occasion de faire sa connaissance.

Le collégien eut un geste de refus des plus énergiques :

—J'y enverrai le jardinier, dit-il, mais c'est ennuyeux qu'on l'ait oublié là, je comptais justement me promener dès demain sur la rivière.

Là-dessus, Pierre tomba dans un silence de mélancolie que Martel respecta pieusement.

—Comment s'appelle cette vieille dame ? reprit-il enfin, sortant, tout à coup, de sa triste rêverie.

—Mme Audran.

—Est-elle vraiment très âgée ?

Et, dans le ton de Pierre, on sentait poindre une lueur d'espoir.

—C'est selon !... répondit vaguement Martel ; elle porte des lunettes noires mais pas de papillotes ; sa tête est couverte de dentelles bien arrangées, et elle a de gros bandeaux blancs. Sans ses lunettes, elle serait pas mal... assez grande et bien droite encore ; mais on ne peut guère la voir de près, elle est comme timide et effrayée ; quand on la rencontre, elle tourne vite d'un côté ou d'un autre.

—Et elle demeure toute seule à la Chanterie ?

—Toute seule, avec une autre vieille femme qui fait son ménage ; on comptait sur celle-là, au moins, pour avoir des renseignements, mais elle reste muette comme une borne ; même ça paraît louche dans le pays !

—Ah ! voilà... des histoires ! s'écria vivement Pierre qui commençait à s'intéresser malgré lui, à sa locataire ; qu'est-ce qu'on lui veut, déjà ?... C'est une sorcière, n'est-ce pas ?... Ou une espionne !

—Peut-être pas ! dit Martel tout pacifiquement ; on la voit aller à la messe tous les matins, et elle a l'air très respectable, mais enfin, c'est drôle de vivre comme cela, toute seule dans son trou, à cet âge-là.

Ceci, Pierre voulait bien l'admettre.

—Et par quel hasard est-elle venue s'échouer là, dans mon coin ? se demanda-t-il tout haut à lui-même, l'air songeur.

—Je ne sais pas ! répondit naïvement Martel, comme si cette question lui eût été adressée et qu'on pût attendre de lui une réponse satisfaisante, on dit que ce n'est pas elle qui a signé le bail avec monsieur ; elle a sous-loué la Chanterie à une dame de Paris qui est venue régler la chose avec le notaire. On dit aussi qu'elle est pauvre et qu'elle travaille pour vivre... elle fait des écritures... des traductions... Tout cela, monsieur Pierre, c'est drôle quand même, voyez-vous ! répéta Martel.

Pierre se mit à rire.

—Allons, dit-il, ne te monte pas la tête inutilement ; c'est quelque bonne vieille Parisienne qui se retire à la campagne, pour s'y reposer... En tout cas, mystère ou non, la voilà à la Chanterie et cela va bien me gêner !

Et, de nouveau, il secoua les rênes mais, cette fois, plus impérieusement, pour rappeler à l'ordre le poney qui, selon lui, en prenait trop à son aise depuis un moment.

—Eh bien ! Smoke, cria-t-il, tu profites des petits cancons pour faire un somme ! Allons, mon vieux, pull up !

Sur quoi, Smoke, réveillé en sursaut, fit un bon temps de trot qui sembla le rajeunir de plusieurs printemps, et qui amena sur la joue de son maître des couleurs de pommes d'api.

Le petit collégien eut bientôt oublié la vieille dame aux airs mystérieux, et les ennuis qu'elle lui tenait en réserve ; le cœur épanoui de sa liberté, tout heureux, tout grisé du bon air d'avril, il salua fièrement l'espace d'une salve de coups de fouet.

—Quel beau temps ! s'écria-t-il avec transport, les vacances de Pâques devraient durer toute l'année !

—C'est vrai, monsieur Pierre, fit Martel qui semblait tout réjoui, lui-même, de l'arrivée du collégien, tout le monde sera heureux de vous revoir aux Fougerets, à commencer par Monsieur.

—Il ne tenait qu'à lui de me garder, dit Pierre, pourquoi a-t-il lâché pied devant ces vieilles momies ?... Il était le maître !

Et, comme Martel hochait la tête d'un air de doute :

—Sans compter, reprit-il en riant, que mes études n'y auraient pas perdu grand-chose !

—Ah !... fit Martel timidement, le bulletin...

Pierre haussa l'épaule avec insouciance :

—Pas fameux, le bulletin, dit-il, comme le dernier, du reste... et comme toute la collection.

—Mais, que va dire Monsieur ?

—Bah ! s'il est mal disposé, il se croira forcé de me chapitrer un peu... la dernière fois, je n'ai pas eu de chance : le grand Piogé venait de lui gagner cinq cents francs, il était furieux et alors c'est moi qui ai porté sa colère ; mais s'il est bien disposé, je m'en tirerai, va !...

Et, là-dessus, comme ils étaient tout près, maintenant, des Fougerets, Pierre s'annonça bruyamment par de nouveaux claquements de fouet, et Smoke était à peine arrêté devant le perron que le collégien, sans souci de son uniforme, se jetait au cou de " sa vieille Marie " accourue pour le recevoir, et se laissait embrasser sur les deux joues comme un mioche.

De là, il courut à l'appartement de tante Paule, pour embrasser aussi la bonne dame qui l'attendait, mais il ne lui accorda pas un très long entretien.

C'est qu'il avait beaucoup à faire quand il rentrait aux Fougerets : visites à tous les vieux amis, bêtes et gens, aux bois, aux jardins, à la rivière, à sa Chanterie, surtout, qu'il inspectait longuement, avec amour, du grenier au hangar " le tour du propriétaire ", disait gaiement son tuteur.

Cette première journée était toujours bien remplie ; mais, cette fois, le programme allait subir un triste changement !... La Chanterie lui était fermée, la Chanterie ne lui appartenait plus ! Il n'avait plus le droit d'aller fourrager dans les armoires et les caisses, dans le grenier et le hangar, pour y retrouver tous les trésors oubliés d'un congé à l'autre, d'y déposer ses provisions de bouche pour les journées de pêche ; d'y organiser, la saison venue, son établissement de bains froids !

—Trois, six, neuf ! répétait-il machinalement, tandis qu'il vidait sa valise... c'est l'Éternité ! J'étais si heureux, si tranquille chez moi, pour faire tout ce que je voulais ! Quelle singulière idée de venir se nicher justement là... à quel propos ?... Et quelle idée de Guillaume aussi, d'avoir loué au moment de mes vacances !

Le soir même, à son retour, le tuteur eut à rendre des comptes de tutelle à son pupille mécontent. Il reçut de bonne grâce les reproches de l'exproprié et lui expliqua ensuite (brièvement, du reste) qu'il avait cru de son devoir, comme tuteur, de profiter de l'occasion inespérée qui s'était présentée là, pour son pupille, mais cette explication n'eut pas grand effet sur le plaignant.

La Chanterie, " la bicoque " comme disait Martel, appartenait en propre à Pierre. Un vieux voisin, ami des Faverge, qui avait pris en affection le petit orphe-